

Note de lecture de **Françoise Delorme** parue sur le site [Terre à ciel](#) en avril 2018 à propos de **La méthode Vassivière** / Olivier Domerg, éditions Dernier Télégramme, Limoges, 2018

*Poèmes jetés
structures téméraires*

N'ayant jamais lu de livres d'Olivier Domerg, j'ai été saisie par celui-ci, présenté comme « un texte composé en marge d'un travail d'écriture sur le paysage du plateau de Millevaches et du Limousin, lors d'une résidence de création et de recherche », ce qui évite dès l'abord toute solennité. Olivier Domerg signale aussi le lien qu'il a établi dès le départ entre une autre œuvre poétique que la sienne propre, les poèmes de Georges Oppen, livre trouvé sur une étagère, et « une assez longue imprégnation dans les parages du lac de Vassivière, du Plateau et du Limousin, associant lecture du paysage et lecture du recueil. » Chemins. Stations. Cheminements. Méthode. La question qui se pose alors aux yeux du poète est « que se passe-t-il lorsque paysage réel et paysages des mots coïncident dans le présent de la sensation ? »

Et bien, l'aventure est passionnante et, pour la lectrice que je suis, jubilatoire. Pourquoi un tel bonheur de lecture, que je n'ai pas toujours retrouvé aussi intense dans les autres très beaux livres d'Olivier Domerg, plus froids à mon approche, que j'ai lus avec beaucoup d'élan dans la foulée et avec un certain enthousiasme ? J'aime de tous la clarté, la rigueur intellectuelle, la puissance d'évocation sensible qui n'étonnera pas chez un grand admirateur de Francis Ponge, dont il approuverait sûrement ces mots : « Le plus particulier, on le conçoit (mieux) (surtout) (seulement) à propos du monde extérieur. C'est celui-là, c'est ce plus particulier-là qui porte à la fois son évidence, son désir puissant d'expression (son exigence d'expression), et son objectivité confrontable. (*My creative method*) ». Si l'on tient compte d'un parti-pris des choses évident dans la poésie d'Olivier Domerg, ici on doit se souvenir qu'il lui faut tenir compte aussi et dans le même mouvement des mots d'un autre poète dont quelques vers ouvrent en exergue ce livre si limpide :

« Je crois qu'il n'y a pas de lumière en ce monde sinon ce monde.

Et je crois que la lumière est. »

Il est assez rare que j'ai envie de citer tout un livre et que j'éprouve des difficultés à séparer quelques mots du reste, car tout vient avec eux, en quelque sorte (ça m'est déjà arrivé dans la livraison précédente avec un livre de Laurent Cennamo qui fait aussi la part belle au paysage, *L'herbe rase, l'herbe haute*, ne serait-ce qu'un hasard ?). L'ensemble des poèmes – vers courts entremêlant en eux observations fines et réflexions poétiques – possède une très grande cohérence. Il est loisible de lire chaque vers presque séparément ou en distique ou bien avec les suivants ou les précédents ou en essayant d'entendre la totalité

comme on regarderait un tableau en le tenant entier dans son regard. Le livre comporte beaucoup de blanc. Les vers résonnent comme des notes rares, qui suscitent une suite, se souviennent des précédentes, créent une sorte de ruissellement de lumière de mots, ce qui ne convient pas trop à l'image d'un lac. Ou alors peut-être, plutôt comme le mouvement de l'eau sur un rivage, comme l'écrivait André Frénaud : « clapotis mordoré, magma de moires. » Mais dans ces vers, le magma se meut en éclats persistants, détails lumineux, intenses, mobiles sans jamais perdre leur netteté :

*le poème ne commence pas
avec le mot ni le sens
mais avec ces petites entités
qui nous hantent.*

Je suis frappée par le mouvement incessant de courtes séquences qui finissent par présenter une unité presque immobile et claire, faite de proximités et d'écarts :

*les brins d'herbe se touchent
et dans leur peu*

d'écart commence le poème.

En entrant plus avant dans le corps du texte, que je vois finalement plutôt comme un long poème composé d'éclats – mouvant comme la lumière sur un lac – qui se rassembleraient en chapitres que leurs titres rendent confrontables. Il est question, comme dans les poèmes de Pierre-Alain Tâche, d'unicité à accueillir, unicité englobante d'un paysage construit de divers éléments extérieurs à celui qui regarde, créant pourtant comme une sorte d'intériorité par interférences de multiples jeux de focale :

*Tu parlais de champs
et de leur perspective*

*Du régime collinaire et du régime forestier
en tant que ce qui lie les choses*

*et aussi de ce qui semble les corseter,
les compartimenter.*

*Or c'est parfois l'unicité
qu'il faut voir.*

Et rien de plus.

Difficile à présent d'agir en poète.

*Parce que le connu et l'inconnu
se touchent.*

*Parce que regarder les choses
c'est ouvrir un abîme.*

Parce que nous sommes nus.

*Parce que nous manquons
de temps.*

Parfois, des fragments se présentent comme des aphorismes, des définitions nettoyées de toute graisse explicative : « Poésie, / déclaration d'un espace » ou bien ce vers qui m'émeut aux larmes, sans raisons apparentes sinon sa sobriété si élégante : « La forme est un moment » (la potière en moi, pour toujours étonnée par l'apparition d'un bol, n'est pas la moins sensible !). Car, bien sûr, cette ode à l'espace, aux lieux – l'œil du lac, mais pas seulement, lieux souvent arpentés, observés avec minutie, décrits – plus encore que décrits, exprimés – se double d'une ode à la durée, aux formes de la durée, provoquant des images, parfois facétieuses si elle se fait mélodique :

*A présent, les oiseaux. Encore ?
Oui, encore ! les oiseaux, OUI !
Leurs bruissements, leurs trilles
le froufrou de leurs ailes
dans les futaies.*

Dans un élan toujours soumis aux doutes – « je ne sais pas / ce que je fabrique / ici » – Olivier Domerg donne à lire un paysage qu'il a tenté d'approcher avec des mots, d'accueillir avec tous les sens et dans tous les sens, cherchant une plus grande ouverture à ce qui est là, habité aussi par les mots de tous les jours et par les mots d'autres poètes, cherchant on ne sait finalement pas exactement quoi, mais s'appliquant méthodiquement, en petites avancées mais aussi en mouvements de flux et reflux, à « donner à voir », intransitivement, entre « vérités obscures » et « vérités de lumière » qu'ils supposent identiques. Beaucoup d'émotion surgit, car tant d'acuité accompagne tant de rêverie – que Bachelard aurait su aimer avec des mots tout aussi rêveurs ! Il n'y a pas de douleur dans ce livre, du moins elle est comme rédimée dans une réussite formelle que clarté et opacité dessinent au mieux. Un geste poétique animé d'une imagination matérielle peu commune y conjugue l'attention la plus vive et un détachement osé pour des poèmes composés par un poète qui, comme il est dit en couverture se tourne, avec un sentiment d'urgence, « vers ce qui s'ouvre, là où l'œil respire, la lumière du lac, en premier lieu, mais encore vers la mer moutonnante des lointains, à Sarran, Bessou ou Gargan... »

Et je vois maintenant le paysage devant ma fenêtre, à Lajoux dans le Jura, au travers de ces poèmes, ce qui est toujours pour moi le signe d'une grande qualité d'expression, puisqu'ils peuvent transmuter ma propre expérience.

Françoise Delorme

© Françoise Delorme & Terre à ciel / <https://www.terreaciel.net/>